

à discuter et amender les résolutions sur les banques. On a gardé le principe, mais dans les détails on écouta les banquiers, qui obtinrent plusieurs changements de peu d'importance pour le public.

Des discussions peu animées, mais fort intéressantes, firent les frais de la séance du 14, lundi. Les Lacs Erié et Huron sont "en écueils fameux," et l'on demande au gouvernement d'y créer des ports de refuge pour les vaisseaux en détresse et fuyant les approches de la tempête. Mais M. Masson, de Soulanges, en veut aussi pour le Bas-Canada et notamment pour le Coteau-du-Lac: il ne veut pas que sa province soit négligée et il est toujours sur la brèche pour revendiquer ses droits. Ce fut le signal d'un débat sectionnel où Ontario et Québec s'accusèrent réciproquement, comme autrefois, de vouloir tout accaparer les améliorations publiques. L'Hon. M. Langevin disculpa le gouvernement et promit que quelque chose serait fait.

Sur motion de M. Grant, l'on s'occupait ensuite de l'ouverture de communications avec le Nord-West, sur le territoire Canadien. MM. Grant, Simpson et Chamberlin firent d'excellents discours; on ne s'accorde pas sur l'emplacement de la route, mais tous en reconnaissent l'impérieuse nécessité. Nous regrettons que le peu d'espace à notre disposition ne nous permette pas de reproduire ces discours, surtout celui de M. Grant, qui fourmille de renseignements géographiques les plus précieux. L'opinion la plus accréditée est celle qu'il faut un chemin de fer construit au moyen d'octrois de terre gratuits, comme la chose se pratique aux Etats-Unis et comme elle s'est notamment pratiquée pour la construction du Pacifique.

Mardi, 15 courant, séance financière, longue et ennuyeuse. M. Hincks remet ses Résolutions sur le métier et leur donne le dernier coup de brosse avant de les revêtir de la sanction de la loi. Le résultat net se solde comme suit: grâce à une clause spécieuse qui sera intercalée dans l'acte dont les résolutions sont la base, des nouvelles banques pourront être formées avec un capital de moins de \$500,000.00. Par un autre amendement dans les résolutions sur les billets de la Puissance, le gouvernement n'est plus tenu aussi strictement à sa réserve en or de 25 par cent, tant que l'émission sera maintenue dans de certaines limites.

J. A. MOUSSEAU.

## TATTERSALL.

Quel est celui d'entre nous, qui passant par la Grande rue St. Jacques, ne s'est arrêté, au moins une fois, devant une vieille enseigne, sur laquelle était écrit ce mot: *Tattersall*, pour se demander quel en pouvait être le sens, la signification et la portée. Certes il en est peu que le démon de la curiosité n'ait retenu là cloués, immobiles pendant plusieurs minutes, et j'en connais encore moins, qui à force de persévérance, de bonne volonté, aient trouvé moyen d'expliquer l'énigme cachée sous ces lettres. Tortures d'esprit, efforts de génie, consultations de la grammaire, appel fait au bon sens, de la langue anglaise, tout fut employé, mais en vain.

La fameuse affiche est toujours demeurée indéchiffrable. Aussi il ne fallait rien moins que le bonheur insolent d'un chroniqueur, pour parvenir à la découverte d'un problème, dont la solution avait désespéré les plus tenaces, les plus persévérants.

Laissez-moi vous raconter comment, par quelle circonstance, pareille aubaine m'est arrivée, en un temps où j'étais loin d'y penser.

La semaine dernière, en parcourant de l'œil les rayons de ma bibliothèque, j'aperçus un petit volume, à l'apparence modeste, d'une reliure douteuse, dissimulé au milieu de deux gros in-folios, dont la forte taille semblait vouloir l'étouffer, l'anéantir.

Un sentiment charitable, compatissant, m'engagea à le tirer de cette position embarrassante, pour le placer parmi ceux de son format, persuadé qu'il devrait se trouver plus à l'aise.

Pendant cette opération de déplacement, par pure distraction, j'entreouvris le couvercle, afin de m'assurer quel était le sujet traité par l'auteur.

Son titre se lisait comme suit: *Observations sur les usages et coutumes des anglais au XIX<sup>e</sup> siècle.*

L'écrivain trop modeste n'avait pas daigné signer son nom. J'en parcourus machinalement quelques pages à la hâte, quand j'eus de mon étonnement, j'aperçus un chapitre intitulé "Tattersall." J'allais donc avoir enfin l'explication d'un fait depuis si longtemps controversé. Parcourir ce chapitre fut pour moi l'affaire de quelques instants, et quand je refermai le livre, ma satisfaction était complète.

L'égoïsme ne fait pas partie de mon caractère, et je vais vous faire part des renseignements que j'ai puisés avec un plaisir d'autant plus sensible, que bientôt, me dit-on, le marteau démolisseur de l'ouvrier fera disparaître jusqu'au dernier vestige de l'ancien Tattersall, pour le remplacer par d'élégantes constructions.

Avant de lui dire un dernier adieu, consacrons-lui quelques lignes, qui réclament son étymologie, ses tableaux pittoresques, ses scènes originales, et ses souvenirs.

*Tattersall*, ne signifie pas *marché aux chevaux*, tel que le donnait à entendre un farceur, qui, voulant faire parade de son savoir en langue anglaise, jetait à la figure d'un voisin cette interprétation, valant bien celle d'un autre, dont la traduction de ce mot se résumait pour lui en *Tas de terre sale*.

Non, car Tattersall est tout bonnement le nom d'un célèbre amateur de chevaux, qui en 1821 avait près de Hyde Park, à Londres, un établissement, et chez lequel se rassemblaient tous les parieurs de cette ville. Les personnes qui s'y rendaient, formaient une espèce d'assemblée, où les *black legs*, les *jambes noires*, tels qu'on les désignait alors à Londres, étaient les habitués de cette maison.

Les grandes connaissances qu'ils avaient de toutes les espèces de chevaux, leur donnaient un avantage qui favorisait

singulièrement leur industrie. Ce jeu était une carrière immense, ouverte aux spéculations.

Et ajoute l'auteur des *Observations sur les usages et coutumes des anglais*, il n'était pas rare de voir de ces hommes sortis de la classe la plus vile du peuple, amasser ainsi des fortunes considérables.

L'établissement de Tattersall était à l'époque que nous venons de mentionner, dans toute sa gloire, et son succès, avait fait inaugurer dans les principales villes du royaume, une foule d'institutions du même genre, que l'on avait placées sous l'égide de son nom.

Nos concitoyens d'origine britannique, dont l'esprit d'emprunt pour les usages et coutumes de la mère-patrie, s'est toujours fait remarquer, crurent que l'introduction d'un semblable commerce, chez nous, ne nuirait en rien à leurs intérêts matériels. Aussi, vit-on surgir vers la fin de 1826, sur la grande rue St. Jacques, un marché d'une nouvelle espèce, ayant nom *Tattersall*.

Comme toutes les industries, dont le mérite consiste dans la nouveauté, celle-ci prit une extension considérable, et le lieu où elle avait le siège de ses opérations, devint, en peu de temps, connu par tous les habitants des environs.

Pâle copie, du fameux original qui posait à Londres, le Tattersall Montréalais suffit pendant longtemps, aux ambitions modestes de ses habitués.

Il eut ses beaux jours, tout comme ses prédécesseurs et ses contemporains, et les anciens de notre cité, doivent encore se rappeler l'affluence énorme qu'y attirait la figure réjouie du Père Jones, l'encanteur de ce lieu, plus encore l'assortiment varié et bizarre de ses marchandises, qu'il étalait complaisamment aux regards de la foule.

On y vendait surtout des chevaux et ce commerce primait tous les autres.

C'était à proprement parler le marché des pauvres, surtout des chevaux pauvres. Jamais hôpital ne reçut dans ses murs autant de malades, plus d'estrophiés, moins d'infirmes.

Aussi la modeste des bourses, permettait-elle alors de se donner le luxe d'un attelage double, peu coûteux il est vrai, mais peu sûr ou trop sûr.

Jamais l'esprit de la *chevalerie canadienne* n'atteignit depuis les hauteurs de cette époque.

Le chapitre des vices rhébitaires était là journellement au grand complet, et ses clauses arbitraires disparaissaient devant l'autorité de ce tribunal équestre.

L'acheteur floué, habile tacticien, dissimulait sa défaite en vantant fort et haut son achat.

Un jeune campagnard, encore novice dans le métier, séduit par ces éloges débités d'un air désintéressé, ne tardait pas à tomber dans les filets de notre maquignon, qui rachetait sa faute en y ajoutant même un profit.

Pendant ces transactions, l'enjeu faiblissait, déclinait à vue d'œil, et l'on a vu assez souvent le dernier acquéreur constater le trépas de son acquisition, car la pauvre bête était morte à la peine durant l'intervalle.

On se plaint encore aujourd'hui à rééditer les tours d'adresse de flouterie qui ont acquis une si grande réputation aux enfants de la Garonne.

Les tours sont remarquables, et je concède que leur célébrité, ils ne l'ont pas volée.

Mais que le Gascon ait illustré par ses faits d'armes, seulement le lieu qui l'a vu naître, qu'il n'ait jamais émigré, ce sont autant de points historiques que je ne puis admettre.

Oui, l'enfant de la Gascogne, a dû émigrer sur nos bords, car je lui trouve ici trop de parents, et je suis certain qu'à la prochaine impression de la carte du Canada, on découvrira que la Garonne, sous un nom supposé, coule quelque part.

J'invite les géographes à la tâche.

Le Tattersall, comme toutes les institutions anciennes, durables et populaires, était en droit d'avoir des archives où il put consigner les faits remarquables de son existence.

Grâce à une autorisation toute bienveillante, je les ai consultés avec la fureur d'un antiquaire.

Deux extraits, que je vous livrerai *benéfica d'inventaire*, vous en démontreront le mérite et la valeur.

En 1837, deux officiers des *Grenadier Guards*, voulant se donner la récréation d'un achat au Tattersall, s'y rendirent et achetèrent effectivement deux coursiers d'un prix fabuleux.

L'un se vendit 126 et l'autre 123 en monnaie courante.

Un pari très-élevé s'engagea sur la vitesse respective des deux chevaux, et il fut décidé que les deux parieurs monteraient leurs propres bêtes, qui devaient parcourir la distance d'un demi mille.

On fit mesurer le terrain, et nos deux militaires enfourchèrent leurs montures.

En combien de temps le vainqueur fournit-il la course?

Les annales nous le disent: le premier, "Le Star," est arrivé au but en 25 minutes 59 $\frac{1}{2}$  secondes; le dernier, "Le Witness," mit une seconde de plus.

Une note au bas de la page, fait remarquer que ce temps, pour pareille distance, ne fut jamais surpassé par aucun des chevaux, qui sont sortis des écuries du Tattersall.

Autre fait authentique et certifié.

Les Jones, père et fils, ont vendu, durant leur carrière d'encanteur, 20,484 $\frac{1}{2}$  chevaux, nombre incroyable s'il n'était attesté.

Ils sont classés comme suit: 15,000 attaques de l'asthme, combiné du farcin, 5,000 paralytiques, 200 aveugles, 200 borgnes, 64 tempérament scrofuleux et bilieux, 10 constitution lymphatique, attaques de rhumatismes inflammatoires, 6 bronchitiques, 4 douteux. Ce qui forme le grand total de 20,484.

Reste la demie, dont on trouve l'explication dans une autre note.

C'est un cheval, dont les quatre pattes ont été enlevées, ne laissant ainsi que le tronc, qu'un savonnier de cette ville acheta.

La moyenne de l'âge des animaux exposés en vente, après vérification, a été 18 ans, 9 mois, 7 jours, 3 heures et 4 secondes.

Le chiffre des recettes brutes a varié entre 12 $\frac{1}{2}$  cts. et \$1.50.

Ce document, chef-d'œuvre de calcul et de patience, est signé par Jones père, contresigné par Jones fils.

Décidément les Jones étaient des malins, qui ont voulu amuser la postérité aux dépens de leurs chaland, et prouver qu'il n'y a rien de plus brutal qu'un chiffre.

Ses tableaux, ses annales mis de côté, le Tattersall a de plus pour lui, l'intérêt des souvenirs.

Ceux qui sont avancés dans la vie, n'ont pu oublier les mémorables événements de 37 et 38, ces épopées de l'histoire du du peuple canadien.

On se rappelle avec un sentiment d'émotion bien naturelle

ces luttes héroïques, où une population pressurée sous le joug d'une bureaucratie insolente, cherchait par la force des armes, à revendiquer des droits que les moyens conciliants n'avaient pu jusqu'à ce moment lui obtenir.

Montréal, qui était alors comme aujourd'hui, le centre le plus populeux, devint le foyer de l'insurrection.

Ce furent à ces époques, que se fondèrent ici deux sociétés rivales, ennemies de principes, d'origine et de croyance, et dont les rencontres ensanglantèrent plus d'une fois les pavés de la Grande rue St. Jacques.

L'une, l'association des *Fils de la Liberté*, composée des Canadiens patriotes, l'autre, le *Doric Club*. La première tenait ses séances dans une cour près de la rue McGill, la seconde avait pris pour lieu de réunion le Tattersall.

Plus d'une fois ces ennemis jurés en vinrent aux mains, et le Doric Club ne dut sa conservation qu'au concours obligeant que lui prêtèrent dans le temps, les troupes de Sa Majesté.

Bien des années après que l'agitation fut apaisée, par les réformes qu'introduisit dans notre système gouvernemental l'Angleterre, réformes qui nous avaient cependant coûté le sang généreux de plusieurs enfants du sol, une autre société en haïe du nom canadien se forma à Montréal.

Elle avait nom: L. P. S.

Le principal siège de ses opérations fut aussi au Tattersall.

C'est de cet endroit qu'elle partait, pour aller parader à cheval, dans les différentes rues.

Comme toutes les associations politiques, elle n'eut de force, de vitalité, que durant les événements qui la créèrent, l'effervescence une fois passée, elle tomba pour ne plus se relever.

Plus près de nous enfin, dans nos élections parlementaires, le Tattersall fut encore le local obligatoire des assemblées populaires.

On s'y battit presque à chaque fois, tant les circonstances, le lieu, les faits passés semblaient le réclamer, l'imposer aux différents partis.

Au moment où je me proposais de faire cette chronique sur le Tattersall, un ami auquel je fit part de mon intention, m'annonça que le Tattersall avait déménagé à l'entrée du faubourg St. Antoine.

Avant de mettre la main à ce travail, je voulus constater, si le nouveau marché aux chevaux, avait conservé le cachet original de son séjour sur la Grande rue St. Jacques. Je me rendis donc sur le terrain vendredi dernier vers les deux heures.

J'étais sûr de ne pas faire une visite inutile, car vente se trouvait annoncée pour cette journée là.

En ouvrant la porte, qui donne accès au local sur la rue Busby, j'aperçus une multitude de personnes qui s'y étaient donnés rendez-vous.

La condition, le costume, me parurent à peu près les mêmes.

Il y avait là des figures, dont la photographie doit à coup sûr orner la galerie du chef de police, car je ne les ai jamais vu ailleurs, auparavant cette fois, qu'à la Cour du Recorder.

Ils m'ont fait l'effet d'appartenir à la classe des *chartiers de nuit*, qui profitent assez souvent des ténèbres, pour flâner le jour.

Ce n'est pas, qu'il n'ait quelques chartiers très honnêtes que le manque de ressources empêche de paraître en plein soleil, mais le nombre en est si restreint, qu'on peut les compter sans peine.

D'ailleurs, semblable compagnie ne les a jamais reconnu comme ses membres.

La gent maquignonne était nombreusement représentée, cela va sans dire.

Un industriel, qui aurait voulu tenter le commerce de chapelier, n'aurait eu qu'à décoiffer les assistants pour s'assurer l'assortiment le plus varié suivant les goûts et les saisons, en ce genre de commerce.

Les habits ne portaient pas la coupe de Gibb, on le comprend, les abonnés avaient laissé la rue St. Jacques.

L'encan venait de commencer, et chacun supputait ses chances, ses profits à venir.

Le crieur était juché sur le fond vermoulu d'une ancienne voiture, au-dessus de sa tête projetait une couverture en bois, faite avec le dessus d'un vieux cab, sans doute pour l'abriter contre les rayons du soleil, le garantir du froid.

Dans sa main droite il tenait un maillet, non pas un maillet de fantaisie, mais un véritable, solide, enfin un maillet de tailleur de pierre. Un coup, même léger, donné avec cet instrument aurait suffi pour sacrifier aux mânes, la bête étique qui était offerte en vente.

Quatre compères intéressés l'entouraient, la soutenant du poids de leurs corps, pour ne rompre l'équilibre, ce qui n'empêchait pas, que le pauvre cheval avait parfois des défaillances dans les jambes.

"How much for that horse, good under harness and saddle, very quiet," criaient l'encanteur.

Aucun des assistants ne s'avisa de contredire cet avancé, surtout le dernier.

Le propriétaire, pour faire partir la boule, mit deux dollars, mais personne ne mordit à l'appât, et le mot *Gone* le remit en possession de son animal.

Deux individus que je n'avais pas remarqué jusqu'alors, se mirent à la poursuite de notre homme, qu'ils atteignirent facilement. Une conversation s'engagea entre eux, un marché fut conclu et le magot passa entre leurs mains.

J'appris d'un voisin, que l'un représentait une raffinerie de sucre, l'autre une boutique de *tanneur*.

Ils étaient en société, le premier s'emparait des os, le second de la peau. Pendant cette transaction, un autre vendeur avait déjà pris la place vacante.

Plus habile, ou moins honnête que son prédécesseur, celui-ci s'était servi de la *pillule*, c'est-à-dire qu'il avait quelques minutes auparavant, administré une potion excitante à son cheval, afin de le rendre plus fringant, plus injambé.

L'effet était bien calculé, car il paraissait d'une agilité telle, qu'il fut vendu \$5.00.

Le nouvel acquéreur paraissait tout fier de son achat, mais soit que la dose fut trop forte, ou ne le fut pas assez, la réaction était venue subitement, et le cheval ne bougeait plus.

Il fallut employer l'effet salutaire d'une grêle de coups de rondins bien appliqués sur l'échine, pour le faire marcher.

Durant l'intervalle, notre filou au *petit pied* s'était esquivé, quitte à recommencer, le mardi suivant la même manœuvre.

J'en avais vu suffisamment, pour me prouver que les allures, la physionomie du Tattersall actuel, avaient plus d'un point de ressemblance avec l'ancien, mais en sortant je ne pus m'empêcher de faire la remarque, qu'il avait vieilli et beaucoup, ce qui lui enlevait une partie du prestige de son premier âge.

A. D. OUBERT